

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Poésie et essai

Nicholas Giguère, Sébastien Dulude, Rachel Leclerc, Samuel Mercier,
Marie-Hélène Constant et Evelyne Ferron

Numéro 177, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92951ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, N., Dulude, S., Leclerc, R., Mercier, S., Constant, M.-H. & Ferron, E. (2020). Compte rendu de [Poésie et essai]. *Lettres québécoises*, (177), 40–49.

S'autoriser

Nicholas Giguère

Avec des vers d'une amplitude rappelant celle du verset, José Claer nous exhorte à tout mettre en œuvre pour « dire oui à soi ».

Acteur incontournable de la scène littéraire outaouaise, slameur, Claer cumule, depuis le début de la décennie 2000, des romans, des récits et des recueils de nouvelles et de poèmes, qu'il publie exclusivement à Vents d'Ouest et à l'Interligne, des maisons établies respectivement à Gatineau et Ottawa. Sa plus récente offrande poétique le révèle – du moins, à moi qui ne le connaissais presque pas – comme un versificateur de talent au verbe cru sans être vulgaire.

« Sexe anicroche »

Comment écrire le soi ? Comment s'écrire ? De telles questions, qui m'intéressent au plus haut point – ne serait-ce que parce qu'elles permettent, je crois, de mieux vivre – et qui sont au cœur de ma démarche d'écriture personnelle, traversent *Mordre jusqu'au sang dans le rouge à lèvres*, recueil au titre fabuleux mettant en scène un sujet « seul avec [s]on corps de trans », exclu, nié, voire annihilé parce que non conforme aux diktats de sexe et de genre. « [G]av[é] des fantasmes de [s]on père », rejeté par l'Église, « [o]ù le cul se vend pendant la messe », et par l'ensemble de la société frileuse et conservatrice dans laquelle il évolue tant bien que mal, ce sujet, fragile, vulnérable, à qui on refuse toute forme de reconnaissance, est la proie des pires ignominies, de l'exploitation multiforme : « Sans défense devant les hommes qui me défoncent mon enfance / À coups de condoms percés ». Comment vivre, comment être soi dans de telles conditions ? Deux solutions extrêmes s'imposent : « la logique du rasoir » et la folie, puisque « [p]ersonne ne monte la garde rue de l'asile ».

Heureusement, il y a la poésie, et celle de Claer dit avec force et acuité « la nouvelle genèse transsexuelle ».

Heureusement, il y a la poésie, et celle de Claer dit avec force et acuité « la nouvelle genèse transsexuelle » ; le besoin viscéral, pour le sujet, d'être plus qu'une « fille paratonnerre », un corps « sans domicile fixe », un « gant retourné *inside out* », une faute d'orthographe « qui [a] perdu [s]on "e" muet au jeu du changement de genre ». L'écriture, riche en images saisissantes et surprenantes, se distingue par sa luxuriance. M'ont particulièrement plu les métaphores filées et les champs lexicaux, tous extrêmement signifiants. Ainsi, le symbole de l'ange est omniprésent : or, c'est bien connu, les anges n'ont pas de sexe... De même, l'utilisation

du vocabulaire de la mer n'est pas fortuite : conques, concombres de mer, hippocampes, oursins et autres coquillages pullulent. Ces éléments stylistiques et formels tissent les trames du livre, en font ressortir les différentes lignes de force, mettent en relief des isotopies, dont celle de la transitivité.

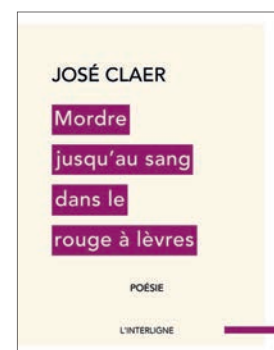
« Doigt de déshonneur »

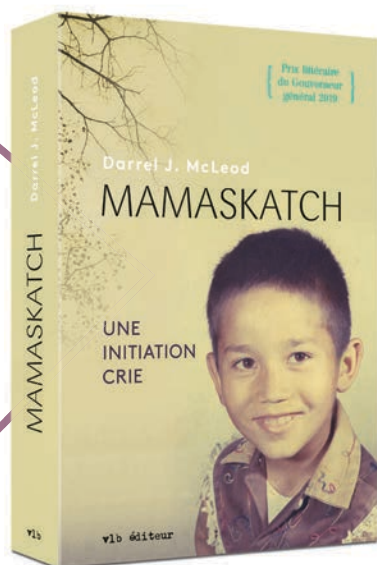
Si la proposition de Claer, dans l'ensemble, suscite en moi la plus vive admiration, elle n'a pas manqué, par moments, de me faire sourciller. Ainsi, je me suis questionné quant à la pertinence des poèmes plus courts, nettement moins nombreux : ils me sont davantage apparus comme des *flashes* inachevés, des ébauches dans lesquelles l'auteur n'aurait pas suffisamment déplié ses idées, ses thèmes. Dans la même veine, qu'apportent les proses ainsi que les poèmes en anglais à l'économie du recueil ? Dispensables, ces épiphénomènes jurent avec l'ensemble.

Même si la forme longue sied bien au style de Claer, certains textes auraient mérité d'être resserrés et nettoyés de leurs scories : ici, quelques redondances ; là, une surabondance de pronoms démonstratifs et relatifs (« Mais ce qui est vrai / C'est ce qui dépasse de ce rien / De ce qu'on en fait ») ; ailleurs, des jeux de mots faciles et quelque peu puérils, dont « mille millions de bites m'habillent », clin d'œil un peu trop lourd et appuyé à Queneau. D'aucuns seront certainement séduits par les multiples rimes, allitérations, assonances et paronomases disséminées dans le recueil. Pour ma part, je dois avouer que de tels artifices m'irritent : ils ne sont qu'esbroufe stylistique et s'interposent entre le texte et le lecteur.

Cela dit, mes remarques, aussi mitigées soient-elles, ne remettent aucunement en question la démarche nécessaire de José Claer : décrire la sexualité trans dans ses fulgurances, ses épiphanies, ses moments de crise et de solitude, sa quotidienneté : « Cette course à l'évidement de l'âme par le cul / Sans évidence de témoin a duré une heure / Ou jusqu'à la sonnerie du téléphone ». Personne ne peut rester insensible à une telle parole nommant la solitude et la perte.

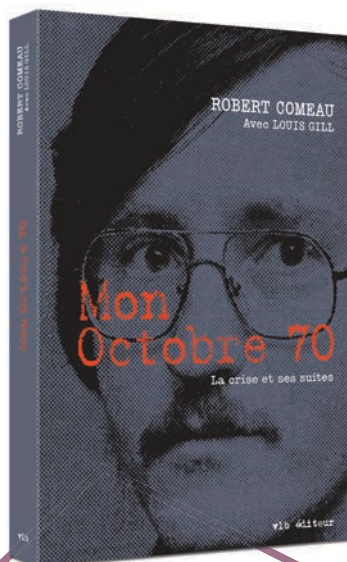
☆☆☆
José Claer
*Mordre jusqu'au sang
dans le rouge à lèvres*
Ottawa, l'Interligne
2019, 96 p., 16,95 \$





Un récit bouleversant et d'une grande finesse, Prix littéraire du Gouverneur général 2019.

Traduit de l'anglais par Marie Frankland



Cinquante ans après les faits, un acteur de la crise d'Octobre revient pour la première fois sur des années qui ont changé le Québec, et sa vie, à jamais.

v1b éditeur

Sous la direction de

Isabelle Boof-Vermeesse et
Jean-François Chassay

L'âge des postmachines



www.pum.umontreal.ca

Sous la direction de

ISABELLE BOISCLAIR, PIERRE-LUC LANDRY
et GUILLAUME POIRIER GIRARD

QuébeQueer

Le queer dans les productions littéraires,
artistiques et médiatiques québécoises



Les Presses de l'Université de Montréal

THIERRY HENTSCH

ORIENT-OCCIDENT

Écrits politiques dispersés

Réunis et présentés par
Nathalie Fortin et Georges Leroux



Les Presses de l'Université de Montréal

P | U | M

Les Presses de l'Université de Montréal

Faut-il mourir ?

Sébastien Dulude

Deux rééditions récentes posent la question suivante : jusqu'à quelles limites de l'expérience de la vie il faut se rendre pour alimenter de bons poèmes ?

Voici une histoire trop oubliée. Un jour, la blonde d'un poète mourut, piquée par un serpent. Elle se retrouva en enfer (on ne sait pas pourquoi, mais c'est ça qui arrive quand tu te tiens avec des serpents). Son chum, dans tous ses états, se dirigea vers l'enfer pour la ramener parmi les vivants.

***Mourir m'arrive* apparaît aujourd'hui
comme un texte sans faille,
une œuvre ni jeune ni vieille,
d'une beauté à jamais désarmante.**

Rendu au Bar des flammes, le poète discuta avec le boss. « Écoute, faut que tu me laisses ramener ma blonde, plaident-il, c'est trop dur quand 'est pas là. » Le tenancier lui répondit : « OK, ramène-la, mais toi, je ne veux plus te voir ici. Va-t'en et ne te retourne pas. Tu m'as assez volé de verres. »

Il faut dire qu'il en avait passé des soirées au Bar des flammes, le poète. Il y avait son tabouret attiré, sur lequel il s'assoit des nuits durant pour ingurgiter toute la connaissance du monde et la coucher sur papier. Mais, se demanda-t-il, avait-il jamais pu ramener de l'empire des morts ne serait-ce qu'un tison des braises du feu de l'extase ? Des cendres, que des cendres en poches lorsqu'il retournait à la lumière. Des cendres et des poèmes. Et une sacrée envie de dormir.

On connaît la suite : le poète partit avec sa blonde mais, passant le seuil du chaleureux estaminet, il ne put s'empêcher de se retourner pour demander un dernier shooter de téquila. Le patron, qui n'entendait pas à rire, révoqua le pacte sur-le-champ. Le poète perdit et sa blonde et son tabouret.

***J'ai laissé au Diable tes yeux en pourboire*¹**

S'il est un poète qui symbolise la quête orphique, le *been to hell and back* ; s'il est un poète dont le nom circule dans les milieux gouvernés par le 666, c'est Fernand Durepos. Dès ses premières œuvres des années 1990 (notamment une triade de recueils parus aux Écrits des Forges), il a incarné une figure de poète-rockeur sombre, démesuré ou piteux, toujours très délicat, amoureux ou péiné. Difficile de ne pas s'amouracher d'un pareil *bad boy*.

C'est toutefois après une pause de publication de six ans, en 2004, que la parution de *Mourir m'arrive* a pleinement mis en lumière l'écriture de Durepos, parvenue à maturité et à une netteté inédite. Premier pan d'une trilogie qui s'est complétée en 2006 et en 2008 sous la direction du regretté Robbert Fortin, *Mourir m'arrive* apparaît aujourd'hui comme un texte sans faille, une œuvre ni jeune ni vieille, d'une beauté à jamais désarmante. Sur le plan formel, la trilogie se reconnaît par la présence de titres si longs qu'ils sont parfois disposés en vers au-dessus des poèmes, sorte de conscience qui surplombe une chambre intime où ressuscite l'amour.

Durepos y explore le retour au calme d'un homme auprès de la femme aimée, après qu'il a vécu ce que l'on soupçonne être des excès d'une intensité vertigineuse. Nul doute, en effet, que « [I]e don de magasiner dans l'univers / et d'y emplir de pleins paniers d'astéroïdes / n'est pas à la portée de n'importe qui ».

Le poète revient à l'amour d'on ne sait trop où et pour le moins battu, ce qui n'est pas sans me rappeler Marina Vlady, qui raconte, dans la biographie de son mari, l'état dans lequel était un jour rentré Vladimir Vyssotski après l'un de ses innombrables *zapaï*, une dérape alcoolique à la russe : « elle m'ouvre / reste derrière la porte entrebâillée / de tout ce qu'elle tait / et attend // tête basse / je lui offre / mes yeux rouges // un myocarde y éclate / en guise de fleurs ».

L'arrivée presque mironienne de Durepos à ce qui peut recommencer donne lieu à une fusion immédiate, pathétique (au sens fort du terme) :

*toi
tu pleurais des cordes*

*moi
je m'allongeais sous toi
et restais nu dehors à te porter
comme un chandail de jeunesse
encore capable de tenir
chaud*

Il retrouvera auprès de la femme aimée et aimante des bribes d'extase, fugaces moments d'abandon complet qui semblent rivaliser d'intensité avec toutes les transgressions imaginables. Ce faisant, le poète adresse autant de clins d'œil furtifs – et interdits, rappelons-le – en direction de l'enfer, dont il mesure le souvenir encore brûlant à l'aune de l'abandon amoureux. Pris de « la fièvre de presque tuer », Orphée y est ici triomphant, maître des deux rives du Styx, mais sa victoire ne se savoure qu'en silence, car c'est dans ce dernier seulement qu'il entrevoit l'amplitude des mondes qu'il a parcourus, la profondeur des limites enfoncées. Ultimement, la fusion charnelle apaise au point où les

amoureux disparaissent l'un dans l'autre, en un Éden confidentiel d'où fleurissent les plus magnifiques passages du recueil : « disparaître / ne laissant pour souvenirs / que tiges de blé à la renverse / là où il y avait nos jambes / fraîchement coupées ».

Quinze ans après sa publication originale, la réédition de *Mourir m'arrive* à l'Écrou fait honneur au style dépouillé, incisif de Durepos, et à son refus de l'artifice, du clinquant, de la facilité. Le murmure de ses textes s'y entend admirablement.

Celles qu'on laisse derrière

Tous-tes les poètes ne reviennent pas vivant-es de leurs poèmes. « Vous avez détruit la beauté du monde », a proféré Huguette Gaulin avant de s'immoler par le feu à vingt-sept ans et de marquer l'actualité de juin 1972 d'un fait divers extrêmement inusité. Une telle fin de vie aura également marqué de manière indélébile l'œuvre de l'éternellement jeune poète, car on sait combien toute œuvre littéraire interrompue par un décès prématuré est susceptible de se voir mythifier – et que cette construction a posteriori confère au texte un tragique lui-même susceptible de créer une distorsion quasi inaltérable dans la réception de l'œuvre.

D'abord paru aux éditions du Jour en 1972, puis en 1983 aux Herbes rouges, *Lecture en vélo* a été réédité en 2006 dans la collection « Enthousiasme », dédiée aux rétrospectives. Épuisé depuis, le recueil prend cette année sa forme définitive sous une chatoyante couverture orange (une création du bédéiste Vincent Giard) et jouit d'une disponibilité nouvelle, qui se conjugue notamment aux rééditions récentes des œuvres de Josée Yvon et d'Hélène Monette, décédées elles aussi prématurément. Mais sur la liste des écrivaines tragiquement disparues dans les dernières décennies, comptons également Marie Uguay, Geneviève Desrosiers, Nelly Arcan et Vickie Gendreau, entre autres, dont les livres sont presque invariablement discutés en regard de la mort de leur autrice – une perspective d'analyse regrettamment réduite.

Par conséquent, la question se pose : lirait-on aujourd'hui *Lecture en vélo* avec la même soif de sens si son autrice était toujours vivante ? Pour y répondre, on doit non seulement disjoindre l'œuvre de Gaulin du spectaculaire suicide de la poète, mais aussi du décès des autrices mentionnées ci-dessus, puisqu'une mort hâtive n'est certainement pas un dénominateur commun pertinent pour les regrouper.

Démystifier Eurydice

S'il faut faire dialoguer *Lecture en vélo* avec d'autres œuvres, c'est d'abord auprès de celles des formalistes de la même époque. Et à ce titre, un triste constat s'impose : tandis que l'on s'intéresse encore au travail de Roger Des Roches, André Roy, François Charron, Claude Beausoleil et d'autres poètes toujours actifs de cette génération, on ne parle que très peu du travail des femmes de la première moitié des années 1970, à l'exception de Nicole Brossard (que Gaulin cite). Pour exhumer convenablement l'ensemble des œuvres qui ont nourri le courant formaliste de cette époque, il resterait à redécouvrir le travail d'autrices telles Carole Massé, Marie-Francine Hébert, Madeleine Gagnon et Yolande Villemaire.

Plus encore, il faudrait, pour circonscire pleinement Gaulin, replonger dans les œuvres de Thérèse Renaud, Michèle Drouin, Micheline Sainte-Marie et Suzanne Meloche, pionnières du surréalisme québécois, dont les recueils ont été réédités non pas une, mais deux

fois aux Herbes rouges. Or, qui connaît seulement le nom de ces autrices aujourd'hui ? (Oui, Renaud a signé *Refus global*.)

Dans son intelligente préface de 2006, reproduite dans l'édition de 2020, Normand de Bellefeuille situe *Lecture en vélo* entre une influence surréaliste et le formalisme textuel du « signifiant vorace » : « tirez au hasard de la masse / mais tout vous va MESDAMES tout ». Il invite également les lecteurs-rices à explorer l'isotopie de la maternité, la dimension autoréflexive du texte, la politisation du corps et autres pistes heureuses.

Quant à moi, j'ajouterais, tentant de me délester des cendres de l'immolation d'Huguette Gaulin comme j'aurais tenté de méditer, que ma relecture de *Lecture*, en 2020, m'a fait entendre plus précisément la voix de la poète. (Cette *attente* de son texte, dont parlait de Bellefeuille.) À travers la verve, l'emportement et le vocabulaire de Gaulin, j'entends des similitudes avec des voix contemporaines, comme celles d'Annie Lafleur, de Marie-Ève Comtois, de Clémence Dumas-Côté ou de Keith Kouna (pourquoi pas), dans ces vers :

*monte l'étrange écueil
je crains d'or mais buccal
ces poissons circulent
retourneront quatre cycles en herbe vitale*

La petite musique de Gaulin est tout en voyelles, en petits sons délicatement calibrés, et c'est beaucoup moins lourd qu'on ne le penserait. Je me suis dit que j'aurais aimé la voir sur scène, en 1972 ou maintenant.

C'est une lecture essentielle à maints égards, mais ce n'est pas la seule. Sa (re)découverte devrait permettre aux lecteurs-rices de revisiter le travail d'autres autrices laissées derrière, Eurydice consommées, tandis qu'Orphée rentre à la maison avec ses poèmes, sauf.

1. Titre d'un recueil de Fernand Durepos paru en 1998 dans la collection « Poètes de brousse » des Intouchables.



☆☆☆☆
Huguette Gaulin
Lecture en vélo
Montréal, Les Herbes rouges
2020, 184 p., 19,95 \$



Universelle mélancolie

Rachel Leclerc

Souvent parti à l'aventure dans les œuvres d'autres artistes, Claude Beausoleil explore ici les liens unissant la poésie et le blues.

C'est un livre chargé d'atmosphères, comme le sont souvent les recueils de Beausoleil. Rien que le titre, *En un grand souffle noir*, exprime toute la mélancolie émanant du blues, cet « horizon sonore à la tombée du soir ». Protéiforme, l'œuvre rassemble des poèmes écrits entre 2013 et 2019. Malgré ses allures de fourre-tout, elle est unifiée par le blues comme instrument de « tension vers l'autre ».

**Pour le poète, le blues
est l'âme de la musique, et il inspire
la solidarité autant que l'amitié.**

Le « souffle noir » du titre de Beausoleil, c'est « celui de la vie qui transforme la page des jours et des nuits ». Pour le poète, le blues est l'âme de la musique, et il inspire la solidarité autant que l'amitié. Les liens tissés avec les créateurs ne sont ni inutiles ni déplacés : on trouve même un « Mississippi Blues », inspiré par Louis Fréchette, et on y croit. Un autre écrivain largement évoqué dans ce livre est Jack Kerouac, fasciné lui aussi par la musique américaine. Ainsi : « Ravel & Jack / ce soir de pluie / donnent à rêver / aux angoisses enfouies / d'un tourment fou ».

De l'enfance à l'amitié

Ayant pour titre « En noir et blanc – souvenirs de Saint-Henri », un poème évoque l'enfance que le poète a passée dans ce quartier populaire de Montréal. Il l'a écrit après avoir regardé *À Saint-Henri, le 5 septembre 1962*, d'Hubert Aquin, un film de l'ONF dont j'ignorais l'existence et que j'ai trouvé sur internet. Des décennies plus tard, le poète tisse un lien avec les premiers lieux de sa vie, qui ont peut-être distillé en lui le goût du blues : « Dans ce quartier de mon enfance, le Blues rôdait comme un ange noir entre les bars, les tavernes et les gares ferroviaires. » On comprend qu'un tel espace de vie, entre gares et tavernes, ait pu faire germer dans l'esprit du poète une structure poétique s'apparentant à ce style musical.

La poésie de Beausoleil donne parfois l'impression qu'un grand souffle de liberté est passé sur sa table d'écriture : cela se traduit par une fluidité dans le texte, mais aussi une sorte de laisser-aller dont on ignore s'il est étudié ou accidentel. À titre d'exemple, la dernière partie du livre rassemble quelques poèmes portant des

titres comme « Bessie Smith », « Fats Domino » ou « Nina Simone ». Ce sont des textes de trois ou quatre vers dont les mots, disposés en petits escaliers – une tendance populaire chez les poètes formalistes –, occupent une grande partie de la page.

À la va-vite

Malgré les touchants hommages que contient le recueil et les nombreuses dédicaces aux amis écrivains, aux créateurs rencontrés en voyage au fil des ans, *En un grand souffle noir* donne souvent l'impression d'avoir été écrit à la hâte. Il s'en dégage un côté brouillon que l'éditeur aurait pu corriger en élaguant et en resserrant le tout. Bien sûr, on sait que Beausoleil se situe très loin du ciselage d'orfèvre. Peut-être est-ce la forme relâchée de certaines pages, le sujet lui-même qui favorise ce relâchement, mais on croirait que le poète, sous le coup d'une subite inspiration, a écrit une partie de ses textes à toute vapeur, debout à un comptoir, griffonnant, avant de sortir, quelques vers qui ne seront pas retouchés : « Mexico en échos chuinte bouleversée / New York Soho *drinks straight* à flot / le Blues contrasté envers d'une sonate / la musique & ses ombres / en question s'entrelacent / vibrations failles & délicatesses / sortie / exit out ».

Pourtant, Beausoleil se montre tout à fait apte à comprendre et à nous expliquer l'essence et la portée du blues. Il saisit à merveille les origines, la vocation de ce style musical ainsi que son intemporelle beauté. Le texte justificatif qu'on trouve à la fin du livre, « Fascinations », illustre bien ce fait : toute la sensibilité du poète ainsi que sa capacité à recevoir et à transmettre l'énergie des autres se confirment dans sa poésie. L'un des derniers poèmes, intitulé « Blues sans retour » et inspiré par Leonard Cohen, plonge le lecteur dans le nihilisme : « Noir le jour / Noire la vie / Noire la nuit / sans espoir / sans fin / sans illusion / sans visage ». Ainsi nous est dévoilée la partie la plus obscure de la conscience du poète. Le lecteur déplorera cependant que l'ensemble du livre ne reflète pas toujours une précieuse attention aux mots.



☆☆

Claude Beausoleil

En un grand souffle noir

Trois-Rivières, Écrits des Forges

2019, 146 p., 17 \$

Savoir vivre

Rachel Leclerc

Lauréate du prix Émile-Nelligan pour son premier recueil, *Des fois que je tombe*, paru en 2005, Renée Gagnon publie un touchant hommage à sa grand-mère, un livre sur « ce qui s'évide dans l'esprit et le souvenir ».

Laurette est née en 1916, elle a mis de nombreux enfants au monde, des enfants qu'elle a élevés pour en faire « des hommes et des femmes / généreux, attentifs, responsables, heureux ». Une telle entreprise occupe toute une vie et vaut bien une plaquette signée par sa petite-fille. *Emparée*, c'est le très beau titre choisi par Gagnon pour son recueil, qu'elle dédie aussi à son père, le « grand échalas » qui a couvert d'amour sa propre famille.

est hantée par son fils Robert, mort frappé par une voiture. Les poèmes mettent en évidence cette obsession pour le garçon perdu, celui que Laurette interpelle sans oser le nommer : « une toute petite couche toute petite de peau sur ton nom ». On ne sait si la disparition de Robert explique le trouble qui a gagné la femme, bientôt aux prises avec des intervenants contre lesquels elle ne cesse de se rebiffer : « on me tient les bras [...] on me couche sur une civière on m'attache personne répond quand je crie de m'enlever tout ça [...] j'avais des choses à faire / où sont mes filles ? / où m'emmenez-vous ? »

L'écriture de Gagnon est habile à faire comprendre le morcellement qui se produit dans la tête de sa grand-mère, figure familiale tutélaire et cependant fragile. La poésie, avec ses vers libres et syncopés, est peut-être le genre littéraire qui traduit le mieux ce genre de maladie : « Rappelle-moi tout à l'heure / qui je suis / rappelle-moi ». La femme a oublié les règles de son cher jeu de canasta, car son esprit va d'un sujet à l'autre et n'arrive plus à se concentrer. Elle reste tout de même consciente de l'état dans lequel se trouvent ses neurones : « J'égare mes clés mes photos / la couleur plonge / le nom des choses / des corps / déborde ». Un peu plus loin, c'est le langage même qui est altéré : « j'égare tout / me noir ». La poète a plongé au cœur de la langue pour tenter d'imaginer ce qui se passe dans la tête de cette aïeule qui refuse de se coucher, de donner son bras aux infirmiers, de prendre son médicament. On a du mal à imaginer la douleur que peut causer chez un individu une telle dégénérescence, et Gagnon nous le montre avec des vers tantôt sages, tantôt désarticulés. Laurette, elle, entrevoit l'avenir avec crainte et fureur : « demain me détache / demain ma colère aura mes yeux / aura ma voix / demain j'ai peur / complètement ».

Tout en délicatesse et en générosité, ce petit livre, le troisième de Renée Gagnon, témoigne à la fois de la grande force et de la vulnérabilité des êtres. Mettre au monde treize enfants puis, au moment de se reposer un peu, regarder s'éteindre les cellules de son cerveau : voilà le drame d'une vie, voilà sa terrible injustice.

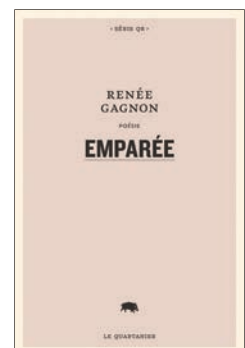
La poète a plongé au cœur de la langue pour tenter d'imaginer ce qui se passe dans la tête de cette aïeule qui refuse de se coucher, de donner son bras aux infirmiers, de prendre son médicament.

Une écriture campée

Laurette, à partir d'une époque qui n'est pas précisée, s'acharne à retenir tout ce qui fuit hors d'elle : « Tout part / je préférerais ne pas en parler / j'aurais voulu m'en emparer ». À cause du « trouble cognitif » minant sa lucidité, c'est finalement elle qui est possédée, déboussolée, *emparée*. Certains jours, la vie quotidienne se déroule comme un rêve éveillé : condensation d'objets hétéroclites, succession sans logique de souvenirs et de questionnements. Les images apparaissent puis disparaissent, tout se bouscule et se mêle dans la tête de Laurette. Par-dessus tout, les mots refusent de s'organiser en phrases syntaxiquement et lexicalement compréhensibles : « Je corde à danser tombe ». Le premier texte qui succède au prologue est écrit dans une prose où tout se précipite ; un poème dont la ponctuation, volontairement déficiente, illustre bien le quotidien pressé d'une femme-orchestre qui doit assurer la gestion de toute une maisonnée, avec les tâches minuscules qui s'ajoutent aux vrais défis du jour. À cette époque de la femme active, entre les murs d'un foyer grouillant de petits et de grands enfants, se profile déjà une autre tranche de vie : celle d'une femme vulnérable qu'on jugera bon de contenir et de soigner de force.

Survivre à son enfant

Renée Gagnon a voulu témoigner de l'amour qui a baigné la vie de sa grand-mère : « je vois tout le paysage / et je vois ta bouche / mord amorce prononce / mon nom ». Malheureusement, la femme



☆☆☆
Renée Gagnon
Emparée
Montréal, Le Quartanier
2019, 112 p., 1795 \$

Anne Hébert n'était pas Chuck Norris

Samuel Mercier

Avec *Anne Hébert, vivre pour écrire*, Marie-Andrée Lamontagne signe une des meilleures biographies littéraires des dernières années.

D'Anne Hébert, nous ne savions pas grand-chose. Rumeurs sur les relations avec son cousin Saint-Denys Garneau, portrait exagéré des conditions de sa famille bourgeoise, élucubrations sur sa vie amoureuse... Il faut dire que la discrète autrice de *Kamouraska* avait soigneusement couvert sa vie privée d'un voile de mystère. Les amateurs de littérature, qui sont bien connus pour être des écornifleurs de la pire espèce, avaient alors laissé aller leur imagination, au détriment de la vérité, dont ils font en général si peu de cas.

Le travail patient de Marie-Andrée Lamontagne a permis de lever une partie du voile et nous montre une Anne Hébert à la fois moins romantique et plus humaine que celle des mythes. L'expérience avait déjà été tentée à l'ONF par Jacques Godbout qui, avec *Anne Hébert, 1916-2000*, nous donnait un film parfois gênant, dans lequel l'auteur de *Salut Galarneau!* semblait traiter le sujet avec une pointe de condescendance, tout en ne laissant presque aucune place à celles qui avaient fréquenté l'écrivaine.

Lieutenant Lamontagne, brigade criminelle

Ne le dites pas trop fort, mais les dernières biographies d'auteurs rédigées par d'éminents chercheurs avaient le défaut d'avoir coûté une fortune en fonds publics et de se présenter comme des ouvrages certes bien fouillés, mais un peu sages dans leur exécution. On dit souvent que l'histoire, d'après son étymologie grecque, est une enquête. Cette enquête, Lamontagne la mène de main de maître. Non seulement laisse-t-elle ses sources parler, mais ses questionnements créent un véritable suspense à la lecture de son *Anne Hébert*.

Fille de Maurice Hébert, critique littéraire à ses heures, Anne Hébert vit une enfance surprotégée dans la Haute-Ville de Québec. Sa vingtaine est marquée par une tuberculose qui la cloue au lit plusieurs années, mais cette maladie s'avérera une erreur de diagnostic. De cette jeunesse un peu perdue émerge une femme proche de sa famille, pas très prompte aux excès, et qui finira par migrer – de bourse d'écriture en bourse d'écriture – vers Paris, où elle mène une existence discrète. Oubliez tout de suite la romance avec Saint-Denys Garneau : la cousine l'aura somme toute peu côtoyé lors de ses étés passés à Sainte-Catherine. Oubliez aussi la grande famille bourgeoise : les Hébert ne sont pas aussi riches que la mythologie littéraire le raconte.

Lamontagne nous apprend l'importance des amies d'Anne Hébert, qui avaient été plutôt évacuées du documentaire de Godbout : les écrivaines Monique Bosco et, moins souvent, Mavis Gallant, l'artiste Suzanne Rivard-Lemoyne de même que Jeanne Lapointe, pionnière de l'université québécoise. On découvre aussi sa relation avec Roger Mame, grand séducteur et entrepreneur déchu, qui durera plusieurs décennies.

«Une sorte de vieille dame aux chats»

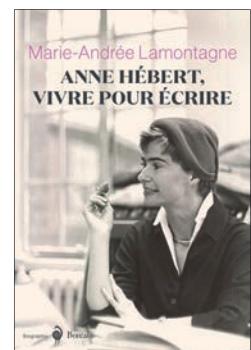
Par moments, il est possible de lire l'emballement de la biographe quand elle se lance dans les explications des romans. Ces élans sont contrebalancés par un regard très lucide sur la discrète Anne Hébert, «une sorte de vieille dame aux chats», avance Lamontagne. En effet, l'autrice des *Enfants du Sabbat* n'était pas exactement une Chuck Norris. C'était plutôt une femme d'habitudes qui descendait toujours au même hôtel, à Montréal ou à Menton, peu encline aux passions politiques – elle ne s'est guère préoccupée de mai 1968 ou d'octobre 1970 –, fidèle en amitié comme en amour...

La capacité de Lamontagne à percer en partie le secret bien gardé d'une vie privée protégée par l'entourage de l'écrivaine est remarquable, mais réussir à rendre fascinante une existence surtout passée dans la solitude de l'écriture l'est encore plus. Ces tensions, toutes en subtilité dans la biographie d'Anne Hébert, en font un ouvrage qui laisse une grande place à l'œuvre, que l'écrivaine voulait séparée de son existence.

Dans une entrevue de 1993 rapportée par sa biographe, Anne Hébert racontait avec une naïveté triste : «Après la mort, ceux qui ont des enfants vivent à travers leurs enfants ; ceux qui ont des œuvres vivent un temps à travers leurs œuvres ; les autres deviennent des pissenlits, des fleurs, des violettes.» Au moins aura-t-elle laissé cette œuvre, aujourd'hui incontournable. Il y a quelque chose de mélancolique à lire le récit d'une vie consacrée à l'écriture. On se prend à se demander «À quoi bon?», mais les biographies sont toujours un peu déprimantes vers la fin.



Dans le numéro précédent, j'ai fusionné par erreur la biographie de Richard Baillargeon, auteur de *Du bon usage des palmarès* (Varia, 2019), animateur radio et éditeur des revues *Yé-Yé* et *Rendez-Vous*, et celle de Richard Baillargeon, artiste visuel et professeur à l'École d'art de l'Université Laval. Je tiens à rectifier le tir et à présenter mes excuses aux deux Richard Baillargeon.



☆☆☆☆

Marie-Andrée Lamontagne
Anne Hébert, vivre pour écrire
 Montréal, Boréal
 2019, 504 p., 39,95 \$

Conserver quoi, au juste ?

Samuel Mercier

La parution de *Mélancolies identitaires*, de Mark Fortier, a déjà soulevé l'ire des commentateurs conservateurs, mais cet essai présente une brillante réflexion sur les relations entre société et territoire qui dépasse largement la critique de la pensée du tribun Mathieu Bock-Côté.

Jadis, on disait que le soleil ne se couchait jamais sur l'Empire britannique. Aujourd'hui, peu importe où l'on va, il est à peu près impossible d'éviter Mathieu Bock-Côté. Heureusement, l'époque où l'on risquait de tomber dessus le matin à Radio-Canada est révolue, mais l'omniprésence de notre soleil conservateur n'en est pas moins demeurée intacte : radios, journaux, revues, télé, internet, France, Québec... Pas moyen d'échapper à la course éternelle et volubile du joyau de la couronne intellectuelle de Québecor Média.

C'était donc un projet un peu débile que celui de Mark Fortier : lire tout ce qu'écrivait Bock-Côté en une année et consigner ses réflexions dans une sorte de carnet de lecture. Dès l'introduction, le projet est évoqué simplement : « La méthode que j'ai adoptée pour écrire ce livre s'inspire de celle de Morgan Spurlock dans *Super Size Me*. » Rien ne pourrait être moins vrai. Alors que Spurlock se mettait en scène et montrait les effets de l'absorption de quantités monstrueuses de graisse et de sucre, Fortier s'éloigne ouvertement des propos de Bock-Côté pour livrer une leçon de sociologie qui n'a rien à envier aux meilleurs moments de la Conspiration dépressionniste.

Faites frire Fortier !

C'est d'ailleurs ce qu'ont totalement raté la plupart des critiques conservateurs qui sont accourus à la défense de leur choucou au moment de la sortie du livre cet automne. *Grosso modo*, ils reprochaient à Fortier de ne pas parler de Bock-Côté, mais de faire un *stunt* publicitaire sur le dos de sa notoriété. Dans la très joviale *Action nationale* (une revue qui préférerait sans doute qu'on oublie son glorieux passé, mais dont on constate à chaque livraison le pénible présent), Rémi Villemure dénonce avec véhémence la manie de Fortier de ne pas argumenter avec Bock-Côté et de réfléchir autrement. « Les sentiments ont leur place au bistrot », écrit-il.

De son côté, ce farceur de Christian Rioux en profite pour attaquer toute la gauche, qui n'aurait pas compris les dangers du multiculturalisme. Il y a aussi Jacques Lanctôt, cet ex-felquiste qui aurait décidément dû prolonger ses vacances à Cuba, pour qui les éditions Lux sont « bien souvent la salle éditoriale de Québec solidaire ».

Et, finalement, notre premier bourdon, Mathieu Bock-Côté lui-même, s'est jeté sur le micro de Fred Savard pour dénoncer le fait qu'on l'ait traité de « cachalot » et de « Schtroumpf à lunettes », ce qui n'est pas exactement vrai, mais qui — avouons-le — nous fait quand même tous rire un peu.

Une leçon de sociologie

Évidemment, s'en prendre à la bête médiatique qu'est Bock-Côté, c'était un peu tirer le caribou par la queue. Il fallait bien s'attendre à quelques ruades. Cependant, elles n'ont pas, à mon sens, touché à la thèse principale de Fortier, à savoir que le problème fondamental de la pensée du polémiste est de pratiquer « une sociologie sans société ». Il l'accuse, en somme, de parler au nom du peuple, mais de le poser comme un objet abstrait, sans jamais s'intéresser aux pratiques réelles qui font sa substance.

C'est justement là où l'essai entre dans ses moments de fulgurance : quand la question de l'identité est posée à la fois dans son caractère personnel et social. Les passages sur le voile, le hockey ou le centre commercial sont des moments forts de *Mélancolies identitaires* : ils dévoilent une réflexion poussée là où la pensée conservatrice achoppe. Alors que ses contempteurs (il y a peu de contemptrices) revendiquent haut et fort un « nous » qui existerait pour être défendu, Fortier s'interroge sur ce qui fait cette appartenance collective, sur ses limites, ses apories, ses failles.

« MBC habite un pays sans vallées ni rivières, sans monts ni villages, sans boulevard Taschereau ni route 132 ; un pays sans poudrière ni froidure, sans arbres ni moustiques, sans commerce ni argent, sans poètes ni ouvriers, et, assis au milieu de ce désert, angoissé par des mirages, il s'inquiète de disparaître », écrit Fortier. À la manière d'un Jacques Ferron, l'essayiste défend un pays incertain, qui n'existe pas autrement que dans les gens qui l'habitent, dans son territoire, dans les récits et les relations qui s'y tissent. Si les conservateurs de tout acabit peuvent rire de ces sensibleries, c'est bien parce qu'ils n'ont jamais eu l'intention de conserver quoi que ce soit, si ce n'est leur propre vacherie.

☆☆☆☆

Mark Fortier

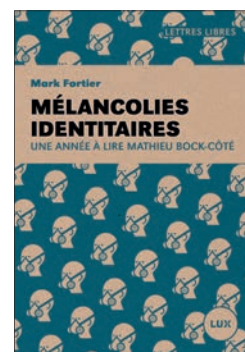
Mélancolies identitaires.

Une année à lire

Mathieu Bock-Côté

Montréal, Lux

2019, 176 p., 19,95 \$



Paroles obliques

Marie-Hélène Constant

Courageux essai défrichant le territoire de la parole, *Procès verbal* invite à l'écoute des verbes contestataires, là où se fissent la voix et le corps. Résolument féministe, Valérie Lefebvre-Faucher réfléchit aux intrications entre littérature et justice.

Le procès verbal n'accepte pas le trait d'union de l'autorité juridique : il est mouvement et processus, acte de faire « aussi procès par les mots ». C'est ainsi, sur le terrain de la littérature, que Lefebvre-Faucher entend ramener le combat, en parallèle du droit et de ses violences institutionnelles. À la lectrice, au lecteur, l'invitation est lancée : « Vous avez été désigné-e-s pour entendre ce procès que je me fais parce qu'un sujet délicat comme la parole ne peut être évalué justement que par une lecture critique, une lecture littéraire. » Par la mise en scène d'un dispositif empruntant à la grammaire de la cour (jury, défenderesse, preuve, etc.), l'autrice tisse finement une pensée en dialogue dans laquelle elle explore, de façon sensible et brillante, un ensemble « [d']histoires de paroles empêchées ». Dans l'ombre – ou peut-être est-ce plutôt dans la lumière – de l'affaire *Noir Canada* s'écrit ainsi cet essai éloquent interrogeant la responsabilité de l'écriture, de la lecture et de l'édition. Jusqu'où la censure et l'autocensure ratissent-elles ? Quelles responsabilités prendre et rejeter dans le manège de la prise de position ? Plus largement, c'est de la parole qu'il question : celle que l'on refuse ou que l'on donne, celle qu'on décide d'investir ou de taire. Chez Lefebvre-Faucher, il y a de la dissidence et des mots qui claquent.

Reposer

En guerrière à la fois forte et fragile, l'autrice décrit les événements et les réflexions qui forgent ses pratiques d'écrivaine et d'éditrice, de citoyenne, aussi. De la grève de 2012 aux controverses récentes ayant touché une publication collective aux éditions du Remue-Ménage, où elle était alors editrice, un ensemble d'expériences marquent ce plaidoyer en faveur du soupçon et de l'ambiguïté :

D'un certain doute bien mûri : je me méfie de la publication contemporaine. Mais regardez-moi essayer encore de vous parler de liberté littéraire. En sachant pertinemment qu'il y a un précipice dessous. Comme si je ne pouvais rien offrir de mieux que ma peur. Penser à la liberté d'expression, c'est prendre conscience de l'interdit, même du mal, et décider de s'en approcher ou pas. C'est en travaillant sa liberté, en en portant le poids, en choisissant chacun de nos dangers, de nos coups et de nos amours que nous entrons dans le littéraire.

On sent bien que cette peur irrigue autant qu'elle empêche. Il y a certainement quelque chose de la réparation dans le geste de faire sien un langage appartenant au procès, au droit, aux preuves et aux plaidoiries. La guerrière remet dans son arène – celle de la littérature – une expérience fondatrice de sa parole publique qui, paradoxalement, l'abîme et lui échappe par sa rigidité. Dans le théâtre de l'essai littéraire, le sujet s'élabore mieux : on l'entend.

Soigner

Procès verbal relève de la communauté en ce qu'il fait advenir d'autres voix et personnes par le truchement de la littérature. La forme joueuse laisse place à des extraits d'« interrogatoires sans défense » et de citations de différent-e-s auteur-e-s convoqué.e.s par l'autrice. « Nous ne dénonçons personne, ici ; je voulais que nos témoignages nous reposent », ajoute-t-elle.

Si l'éditrice se dit dangereuse et espère de téméraires et puissantes écrivaines, son rôle tient également du soin. Du côté de la signataire, cette fois-ci, Lefebvre-Faucher investit cette position instable et pourtant cohérente parce que sensible : « Mon engagement littéraire se tient en équilibre entre deux pôles, celui de la liberté et celui des liens humains. » Lucide, elle se demande :

Mais suis-je moi-même censureuse ? Je modifie des paroles, je les redirige. C'est ce que je fais comme editrice, aussi comme militante. Mais mon travail n'a rien à voir avec la punition ou l'interdit. C'est un travail de choix, de soin, une sorte d'horticulture.

Cette vision botanique des choses me touche autant qu'elle me rappelle ce que je lis, en parallèle, dans le dernier très beau livre de Nicolas Lévesque, *Phora* (2019). Pour lui comme pour moi, l'essai littéraire est un « espace de sensibilité, et rien d'autre. [...] C'est une serre, humide et chaude, où poussent librement les plantes ».

Mais la culture de la terre n'est pas toujours tranquille : c'est un travail de coupes et de déracinements, une habitation pas toujours simple des espaces. Il faut entendre toute la colère et les douleurs dans la prose de Lefebvre-Faucher, la sienne et celle de ces femmes aux « silences historiques » dont parle Marie Uguay. L'essai est ici le « négatif du silence » : il est ce processus souvent douloureux par lequel adviennent d'obliques paroles pour faire avancer les choses. « Écrire, c'est accepter de ne plus être gentilles. Accepter, même, de parler à travers nos chapeaux. » Écoutons la colère de l'essayiste.

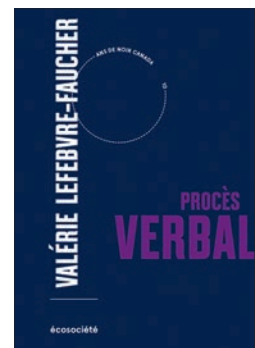
☆☆☆☆

Valérie Lefebvre-Faucher

Procès verbal

Montréal, Écosociété

2019, 232 p., 25 \$



Au cœur de notre histoire

Evelyne Ferron

Prenez des historiens, des sociologues, des juristes et un conteur. Demandez-leur de vous raconter leur vision d'un événement marquant de l'histoire québécoise. Mélangez le tout et obtenez un ouvrage hétérogène qui fait voyager le lecteur-trice au cœur de l'histoire du Québec.

De la fondation de Québec à la Grande Paix de Montréal, en passant par l'émeute contre la conscription et l'adoption du droit de vote des femmes, *Dix journées qui ont fait le Québec* présente une grande variété de sujets et de traitements. Pierre Graveline, directeur général de la Fondation Lionel-Groulx, a supervisé la publication du collectif, paru pour la première fois en 2013 à VLB. Il résume en ces termes les choix des thématiques : « C'est l'histoire de femmes et d'hommes courageux qui, depuis la Conquête, n'ont jamais cessé de lutter pour leur langue, leur culture, leur liberté. »

Les regards d'historiens et d'historiennes

Simple et limpide, l'ouvrage organise les événements marquants de l'histoire du Québec selon une perspective chronologique. La première journée relatée est la fondation de Québec. Conteur hors pair qui a fasciné téléspectateurs et lecteurs par le passé, Jacques Lacoursière signe un chapitre dense sur le contexte de la fondation de la ville par Champlain, sans négliger les autres acteurs impliqués dans cet événement. Pensons ici au chef montagnais Anadabijou, qui favorise, grâce à un pacte d'amitié, l'établissement français en pays montagnais, ou à Pierre Dugua de Mons, fondateur du comptoir de Tadoussac, à qui Henri IV a accordé le monopole de la traite des fourrures en Amérique du Nord.

Le résultat est à l'image de la variété des auteurs et des autrices, c'est-à-dire très éclaté tant dans les styles que dans les approches adoptées.

C'est à Denis Vaugeois qu'a été confié le mandat de remettre le traité de Paris en contexte. Dans sa contribution, il revient sur les enjeux principaux de la guerre de Sept Ans. Pour sa part, Gilles Laporte, qui a fait des Patriotes le cœur de ses travaux, se penche, dans un chapitre au ton un tantinet engagé, sur l'assemblée politique des Six-Comtés. Adoptant une perspective différente, moins émotive peut-être, Éric Bédard analyse les tenants et aboutissants de l'élection de Jean Lesage ainsi que les conséquences de cet événement sur l'histoire du Québec.

Au-delà de ces historiens connus du grand public, l'ouvrage accorde une tribune aux femmes, notamment à l'historienne Béatrice Richard, qui s'intéresse à la grande émeute contre la conscription du 1^{er} avril 1918. Déjà, le titre de son chapitre laisse entrevoir un propos plus analytique, présenté néanmoins dans

un style d'écriture qui se lit tel un roman. Difficile de ne pas éprouver un certain ressentiment à la lecture de cette synthèse, qui démontre un cas d'injustice flagrant envers les Québécois. Pour sa part, l'historienne Marie Lavigne plonge dans la longue lutte des femmes pour le droit de vote, obtenu le 18 avril 1940.

Des opinions plus tranchées

Des points de vue plus variés complètent l'ouvrage. Le grand Jean-Claude Germain nous fait littéralement vivre la fondation de Montréal, avec un style très coloré qui ne dédaigne tout de même pas l'analyse. Par exemple, il écrit, à propos de Jeanne Mance : « Le temps d'une genuflection, d'un Pater et de trois Ave, elle a débusqué un vivier de veuves auxquelles leur état a donné les moyens de leurs bonnes œuvres et de leurs ambitions mystiques. » Il s'agit du texte le plus vivant et par conséquent le plus intéressant pour ceux qui aiment qu'on leur raconte une histoire. Les sociologues Denys Delage et Mathieu Bock-Côté offrent, chacun à leur façon, les études portant le plus à réfléchir. Delage insiste sur la Grande Paix de Montréal, tandis que Bock-Côté, avec son ton plus direct, axe son propos sur le référendum de 1995. Finalement, une constitutionnaliste, Eugénie Brouillet, propose un point de vue rarement lu ou entendu : un regard plus juridique sur l'Acte d'Amérique du Nord britannique.

Le résultat est à l'image de la variété des auteurs et des autrices, c'est-à-dire très éclaté tant dans les styles que dans les approches adoptées. C'est à la fois le point fort et le talon d'Achille de ce livre. En effet, d'un côté, le et la lecteur-trice a l'opportunité de découvrir l'histoire du Québec sous différents angles et points de vue ; de l'autre, le manque d'homogénéité nuit à une compréhension globale de l'histoire québécoise. Les contenus, si nous excluons le texte de Jean-Claude Germain, sont destinés à des personnes connaissant un tant soit peu l'histoire du Québec, puisque la majorité des chapitres entrent très rapidement dans le vif du sujet. Ce collectif demeure néanmoins un très bel outil de référence à posséder dans sa bibliothèque.

☆☆☆

Pierre Graveline (dir.)

Dix journées qui ont fait le Québec

Montréal, Typo

2020, 416 p., 19,95 \$

